LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

Paraissant deux fois par mois en français et deux fois en polonais

Rédaction et Administration : 4, Place Clichy, Paris (9e)

2e Année. — N° 38 — 15 AOUT — 1918.

Abonnements : Un an : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

Les Polonais font une politique de grande puissance, par W. Bronislawski. — La Renaissance de la Pologne. — Les Polonais au feu. — En Pologne. — La Lithuanie ne veut pas être réunie à l'Allem gne. — Les Boches en Ukraine. — La fin de l'Autriche annoncée en Allemagne. — L'Alliance slave, par Pierre Albin. — La question des paysans, par L. Saisset. — En Russie. — Bibliographie. — Chronique locale. Soirée musicale. — Feuilleton : Le Gardien du Phare, par H. Sienkiewicz.

Les Polonais font une politique de grande puissance



C'est la *Gazette de la Croix* qui nous le dit, l'organe des conservateurs prussiens.

Depuis que l'on entendit des voix alliées attaquer la politique du prince Lubomirski, les doutes planant sur la loyauté polonaise, le silence prudent des chancelleries et les silences par trop explicites des alliées, nous l'avions annoncé ce moment où les Polonais se révèleraient à l'Allemagne et jouerait à jeu découvert en toute indépendance.

Pour tous ceux qui connaissaient l'histoire de la souffrance polonaise, et qui savaient sa haine pour la Prusse, il n'y avait pas de raisonnement capable de légitimer ces soupçons. On sentait la révolte latente, et qu'elle revêtait le calme apparent de la résignation, comme une source qui disparait sous terre ou se perd dans un lac, pour reparaitre plus claire, plus belle, plus abondante, comme un beau fleuve et s'en va, majestueux vers la mer.

L'âme polonaise que rien n'avait pu corrompre, s'est manifestée dès le début de la guerre, au moment de l'arrestation de Pilsudski, suivie de l'adresse de ses soldats qui refusèrent de prêter serment à Guillaume II : faits symboliques, des plus caractéristiques peut-être, de ce tindomptable orgueil polonais, avec lequel on ne comptera jamais assez. A ce moment, la Pologne était complètement isolée des alliés, sans secours matériel, sans aide morale : elle refuse l'amitié austro-allemande. La démission du conseil d'Etat de Varsovie, la protestation du conseil de Régence au lendemain de la paix de Brest affirment les sentiments polonais. Toute la nation est debout avec Lubomirski, Kakowski, Niemojewski : « Cette journée du 9 a dit Daszynski, a été le réveil du peuple polonais ». Daszynski, le leader, le représentant le plus autorisé de la politique austro-polonaise. Qu'est-ce à dire des autres ! En réalité, est-il encore question d'une politique austro-polonaise ? Il y a bien un parti qui accepterait l'union avec la monarchie danubienne, mais c'est pour mieux se libérer de l'Allemagne — avec laquelle il faut compter, tant qu'elle existe ! — pour écarter toute rectification de frontière au profit de la Prusse, redemander la cession de Khelm, établir de libres communications avec la Russie, et obtenir l'internationalisation de la Vistule avec un accès à la mer. Programme qui ne diffère pas, en somme, de celui des autres programmes polonais. (1).

Le moment est bien choisi pour de belliqueuses déclarations. Il correspond aux déceptions du front occidental, et il semble que les Polonais aient ménagé patiemment leurs paroles jusqu'au point où l'on ne pourrait plus leur fermer la bouche. Un à un, les rêves de leurs ennemis s'évanouissent. Courlande, Lithuanie se libèrent enfin de l'emprise politique que l'Allemagne avait fort habilement établie. La colonisation allemande, rêve des pangermanistes, rêve à la veille d'être réalisée avec l'entrée en scène des bolcheviki, s'écroule lamentablement sous le poids trop lourd des proclamations d'indépendance. L'intervention américaine et l'arrivée des Japonais en Sibérie achève l'encerclement en Orient. Les Polonais restent l'ennemi le plus difficile à vainçre ; celui qui ne s'éloigne pas avec une victoire, celui qu'on ne satisfait plus avec des prouesses. Ils restent l'ennemi du dedans, celui qui demain démembrera la terre allemande, et qui déjà sème la discorde entre les gouvernements des deux empereurs. Il faut maintenant compter avec eux. Ils ont crié si fort que le monde entier fait siennes leurs revendications et que toute nouvelle offense à leur patrie est une offense aux principes pour lesquels la guerre continue. Le déséquillibre est si flagrant entre leur autonomie morale et leur écartèlement politique, qu'il est impossible de ne pas y remédier : c'est l'hydre aux cent têtes qui se renaissent si on les coupe.

Ce n'est pas tout : les Polonais ne combattent plus dans l'isolement : ils ont des alliés chez les peuples voisins, et ils s'unissent étroitement avec eux dans le but de diviser les puissances qui les ont autrefois soumis. Polonais, Ukrainiens et Tchèques sont, après l'Allemagne, les maitres du gouvernement de Vienne. Ce sont eux qui ont forcé M. de Seidler à démissionner, parce qu'ils s'appuyait principalement sur les partis allemands, pangermanistes, en particulier. Exploitant avec habileté l'indécision de ce ministre germanisant au sujet des Ukrainiens, à qui il n'osait promettre la revision du traité de Brest ; protestant au sujet d'une décision territoriale contraire aux intérêts tchèques, les trois minorités qui séparément n'aurait pu aboutir à un résultat, assénèrent un violent coup de boutoir. Czernin crut rester maître du terrain. Mais le successeur de Seidler, Hussarek, négocie et pactise avec les nationalités opprimées (Hussarek est Tchèque, et polonisant).

Quel sera le résultat de la nouvelle politique autrichienne ? A quelles intrigues succombera Hussarek ? Comment Berlin va-t-il accepter cette capitulation ? Que nous importe ?

Les Polonais sont suffisamment avertis pour parer à toute surprise. Leur politique, quelque peu machiavélique, se renouvèle mêlée de prudence slave et de clarté latine.

En tout cas, elle ne revêt pas ce caractère d'exclusivisme, cette petite intrigue quasi-officielle et mondaine adoptée par certain parti tout puissant en occident, elle n'a rien de l'intrigue, elle n'use que de ruse de bonne guerre. La Pologne a passé du romantisme désespéré à la certitude et au jeu plus sûr de l'opportunisme.

Dr W. BRONISLAWSKI

La Renaissance de la Pologne

On apprend aux enfants un peu grands, et dont on veut développer l'esprit critique, que le terme de « Renaissance », appliqué au réveil artistique et littéraire de l'Italie aux XIVe et XVe siècles, n'est qu'une expression commode pour désigner un nouvel essor de l'Italie intellectuelle, une nouvelle orientation de la littérature et de l'art à cette époque. Mais on leur dit aussi que ce n'est pas là un terme juste ; ne renaît que ce qui est mort ; et l'Italie, au moyen âge, est vivante ; d'une vie un peu trouble, il est vrai, réelle, cependant.

A présent qu'on nous parle sans cesse de la Renaissance, de la Résurrection de la Pologne, la même réflexion vient à l'esprit.

Est-il mort, le peuple dont tous les membres unis par le même lien religieux, se pressent dans les églises avec le même élan, la même foi, pour demander à Dieu la grâce de redevenir libres ?

Est-il mort, le peuple qui, tout en marchant vers la lumière, avec l'Europe occidentale, a su conserver intactes les coutumes de son passé, comme pour montrer au monde que son cœur est toujours le même ? Est-il par exemple, en Europe, un pays où l'hospitalité soit exercée d'une façon aussi parfaite ? L'hôte, en Pologne, est sacré ; tout comme aux temps d'Homère, c'est un envoyé du Ciel ; le maltraiter, ou simplement le négliger, c'est s'attirer la malédiction de Dieu, le mépris de ses compatriotes ; c'est être infidèle à l'honneur de ses aïeux.

Est-il mort, enfin, le peuple dont la langue, parlée par plus de vingt millions d'individus, a gardé sa pureté, sa force, son originalité, sa couleur, dont la littérature a pris rang parmi les plus riches de l'Europe, et dont certains poètes ou écrivains, comme Mickewicz, Wyspianski ou Sienkiewicz, pour ne citer que les plus illustres, ont acquis une gloire universelle ?

Qu'on parle, si l'on veut, du réveil politique de la Pologne, mais non de sa Résurrection. La Belgique, la Serbie, des sœurs dans la souffrance, sont-elles mortes, depuis quatre ans ?

Le martyre de la Pologne a duré cent quarante-six ans, elle n'en est que plus glorieuse à se sentir vivante aussi. Comme le dit si bien l'hymne que chantent ses enfants : « Jeszcze Polska nie zginęła ! » La Pologne n'est pas encore morte !

J. WYSZLAWSKA.

Les Polonais au feu

Du front, ... août.

L'armée polonaise, récemment reconstituée, a reçu en Champagne le baptême du feu.

Parmi les faits d'armes de ces beaux soldats, il faut citer l'affaire du 29 juillet où une compagnie polonaise, chargée de reprendre à l'ennemi un objectif éloigné et difficile, sur un front de plus de deux kilomètres, a démarré d'un seul élan, conquis immédiatement le terrain fixé et capturé 135 Allemands et 20 mitrailleuses.

Un moment, il sembla que, devant la vigoureuse réaction ennemie, un peu de flottement allait se manifester. Les hésitants virent alors arriver, les mains hautes, deux Allemands dont s'étaient emparés déjà les plus hardis de leurs camarades. La joie de cette première capture exalta les courages et la course en avant continua avec vigueur.

Un aspirant ennemi fait prisonnier déclara qu'il ignorait la présence d'une armée polonaise dans nos lignes.

Les Polonais ayant conquis les positions fixées subirent, avec une extraordinaire fermeté, cinq dures contre-attaques dans la même journée. Le commandement envoya au moment le plus critique un renfort de deux sections, commandées par un jeune capitaine.

Celui-ci s'étant trouvé tout à coup assailli avec les quelques hommes qui l'accompagnaient, en avant de sa troupe, par un fort parti allemand, saute sur un parapet et, seul, force l'ennemi à décamper en vidant sur lui une caisse de grenades que ses compagnons viennent de trouver dans un abri et qu'on lui passe une à une.

Electrisés par le courage de leur chef, les hommes qui l'ont tous rejoint passent aussitôt à la contre-attaque et gagnent 300 mètres de terrain. L'officier est blessé à la main, il perd du sang en abondance, mais il sent trop la confiance qu'il inspire aux braves gens qui l'entourent et reste avec eux jusqu'au bout.

EN POLOGNE

Arrestations en Pologne

Stockholm, 13 août.

Le *Naprzod*, organe socialiste polonais, apprend de Varsovie, qu'à la suite de nombreux attentats contre les gendarmes allemands, des arrestations en masse ont été effectuées à Varsovie, à Lomza, à Plotzk et dans d'autres villes.

La grande majorité des personnes arrêtées sont accusées d'appartenir à une organisation secrète militaire polonaise.

M. Rosset, conseiller d'Etat polonais, qui avait été condamné par les Allemands à trois années de prison pour propagande antiallemande à Varsovie, étant tombé gravement malade, le conseil d'Etat polonais a demandé sa libération. Le gouvernement allemand a refusé.

On craint que M. Rosset ne perde complètement la raison. — *(Agence Radio.)*

Une étrange mission

L'*Information* a reçu le 11 courant de son correspondant particulier de Rome la dépêche suivante :

Le professeur Zamorski, député de Tarnopol et représentant du peuple polonais au Congrès de nationalités, à fait d'intéressantes déclarations à un journal catholique au sujet des questions religieuses et nationales de la Pologne, et de la mission de Mgr Ratti.

Le Saint-Siège est contraire, a-t-il dit, à la solution austro-allemande de la question polonaise, car les intérêts catholiques sont *d'empêcher la propagande luthérienne qui est absolument une propagande allemande*. En conséquence, Mgr Ratti, bien qu'ayant reçu un mandat religieux, devra nécessairement s'occuper des questions politiques nationales polonaises, en s'inspirant du programme national et démocratique de l'Entente contre la politique de nationalisation de l'Allemagne.

De ce fait, le professeur Zamorski prévoit de graves complications dans la mission confiée à Mgr Ratti.

Un jeûne de cinq mois

Les autorités allemandes du Royaume de Pologne se préparent à réquisitionner 3.000 vaches pour les besoins des colons boches.

M. Dzierzbicki, Ministre d'agriculture à Varsovie, a annoncé qu'il sera obligé de fournir deux millions et demi de kilogs de viande. Pour réaliser cette réquisition, les villes de Varsovie et de Lodz seront privées de viande pendant cinq mois.

Procédés Allemands.

La viennoise *Information* rapporte que les Allemands voulant neutraliser l'action des députés polonais au parlement de Vienne, ont envoyé à Prague et à Vienne un groupe de journalistes, chargés de se rendre compte de l'attitude que prendraient les Tchèques si on leur proposait d'abandonner les Polonais.

Malgré les promesses faites pour les attirer, les Tchèques ont répondu par un mépris aux avances allemandes.

La question polonaise

Du *Lokal Anzeiger* :

« On sait que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ne sont pas d'accord sur la Pologne. L'Allemagne ne veut pas de la solution austro-polonaise, désirée par l'Autriche-Hongrie. Avant la retraite du comte Czernin, l'Autriche-Hongrie avait renoncé à la solution austro-polonaise et obtenu, en échange, une rectification de frontière avantageuse et une paix favorable à la Roumanie et ménageant les intérêts dynastiques roumains. Après le départ du comte Czernin, la solution polonaise reparaît au répertoire du gouvernement austro-hongrois. On considère le silence qui s'était fait autour d'elle comme affaire purement personnelle de l'ambassadeur en retraite. Le nouveau ministère des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie déclare avec insistance qu'il reprend son entière liberté d'action. »

Le prince Radziwill au G. Q. G.

Wolff dit que le prince Jean Radzwil, directeur du Département d'Etat polonais, a été invité télégraphiquement à se rendre au grand quartier général. Le prince est parti samedi soir. Il se rendra tout d'abord à Berlin. Il compte être de retour dans une semaine.

Retour des prisonniers

Les *Polschen Stimmen* annoncent que le ministre des affaires étrangères a communiqué à la présidence du Club polonais du Reichsrat que, suivant des déclarations du ministre de la guerre, les officiers polonais et volontaires d'un an, prisonniers, seront renvoyés le 10 août des camps de prisonniers et rapatriés en Pologne.

2.000 Polonais à la côte Mourmane

2.000 Polonais venant de l'Ukraine se sont rassemblés à Vologda où ils ont pris contact avec la mission française qui pourvoit à leur entretien.

La Lithuanie ne veut pas être réunie à l'Allemagne

On mande de Lausanne, 6 août :

Le comte Czernin, ancien négociateur austro-hongrois de la paix de Brest-Litovsk, vient de déclarer à la Chambre des seigneurs d'Autriche « que la réunion de la Lithuanie et de la Courlande à l'Allemagne s'est opérée sur le désir direct de ces dernières ».

Le Conseil national lithuanien croit devoir démentir cette assertion de l'ancien ministre de la manière la plus catégorique; il n'existe aucun acte de la Taryba, ni d'aucun autre organe responsable du peuple lithuanien exprimant le désir de la Lithuanie d'être réunie à l'Allemagne.

Quant à la Courlande, dont l'infime minorité (5 o/o de la population), notamment les barons baltes d'origine étrangère, a manifesté ce désir, malgré les protestations des Lettons, autochtones du pays, ce vœu de la minorité étrangère ne peut pas être pris en considération.

Le sort de la Lithuanie, qui revendique sa propre indépendance, ne saura être réglé qu'au congrès de la paix générale, d'accord commun de tous les belligérants.

Le Conseil national lithuanien proteste également contre le plan de colonisation générale et systématique de la Lithuanie et de la Courlande élaboré par le grand état-major allemand. La Lithuanie déclare, en effet, vouloir régler elle-même sa législation sur ce point comme sur les autres.

Les Boches en Ukraine

Grèves et désordres

On mande de Vienne qu'en dépit des efforts des autorités militaires allemandes et de l'impitoyable répression de l'agitation nationale, les attentats se multiplient partout en Ukraine. Il ne se passe pas de jour sans que des officiers et fonctionnaires allemands soient l'objet de tentatives de meurtre, et les petits détachements allemands sont continuellement attaqués par les paysans. Le ministre des voies et communications, docteur Boutenko, dont les sympathies allemandes sont notoires, a été assailli en pleine rue de Kief, par un révolutionnaire qui a tiré quatre coups de revolver sur son automobile. Le conducteur a été grièvement blessé, mais le ministre est indemne. Vingt arrestations ont été opérées à la suite de cet attentat. Le même jour, un coup de fusil a été tiré sur le commandant Schein, du service des étapes, à quelques kilomètres de Kief. Le commandant a reçu une balle dans le bras. Son agresseur a pu s'échapper.

Un radiotélégramme de Kief annonce que la grève des cheminots en Ukraine prend un caractère de plus en plus grave. Les Allemands, dit ce radiotélégramme, ont détruit tous les principaux centres ouvriers. Le transport des voyageurs s'effectue exclusivement dans des wagons de marchandises. On signale de nombreux accidents.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* croit savoir que la grève des cheminots qui a éclaté en Ukraine a été fomentée par des agitateurs venant de Russie. D'après ce journal, l'organisation de la grève, dont toutes les ramifications n'ont pas encore été dévoilées, avait à sa disposition de grosses sommes d'argent.

On mande de Kief que les autorités militaires allemandes ont fermé la frontière entre la Russie et l'Ukraine, en vue d'empêcher tout contact entre les populations des deux pays. La frontière russo-ukrainienne est jalonnée de postes militaires très rapprochés et parcourus par des rondes continuelles. Les soldats allemands ont ordre de tirer sur toute personne s'approchant à moins de trois cents mètres de la frontière, soit du côté russe, soit du côté ukrainien.

La fin de l'Autriche annoncée en Allemagne

De la *Bremer Burger Zeitung:*

Il est certain qu'il est plus difficile de régner sur un pays qui comprend de nombreuses nationalités que sur un pays, comme l'Allemagne, où il n'y a pour ainsi qu'une seule nationalité. Dans le premier cas, il faut gouverner avec le plus de prudence, avec un esprit plus démocratique que dans le second. C'est à cette condition seulement qu'on peut éviter des conflits. Il est vrai qu'il n'y a pas d'art de gouverner, si raffiné soit-il, qui permette d'atteindre le but; quand le fruit arrive à maturité, il crève l'enveloppe. Il est infiniment probable que *cela se produira sous peu en Autriche. Les Tchèques, les Polonais, les Slaves du Sud, etc., tous ces peuples aux tendances si divergentes, luttant pour une complète indépendance et subissant jusqu'ici l'oppression, se sentent à l'étroit dans le cadre de leur Etat; celui-ci, à ce qu'il semble, se brisera fatalement tôt ou tard.* Qui oserait prétendre dès maintenant qu'une vie nouvelle s'épanouira sur les ruines? L'appel que l'empereur Charles adresse à un collègue couronné pour combattre en commun les dangers d'une révolution et d'une anarchie internationales, ne donnerait pas de résultats, quand bien même d'autres souverains y donneraient leur adhésion ; car la guerre mondiale est précisément la révolution et l'anarchie internationales. Or, ce ne sont pas les peuples qui l'ont déchaînée !

Le Gardien du Phare

par

H. SIENKIEWICZ

I

Un jour, le gardien du phare d'Aspinwall disparut sans qu'on sut comment. Comme c'était arrivé au cours d'une tempête, on supposa que ce malheureux était descendu sur la grève de son îlot rocheux, et que là il avait été enlevé par un coup de mer. La supposition n'avait rien d'invraisemblable, car, le lendemain, on ne retrouva pas sa barque qui mouillait généralement dans une petite baie de l'île.

L'emploi du gardien du phare devenait donc vacant et il était urgent de pourvoir au remplacement, aussi bien dans l'intérêt de la navigation locale que pour le service maritime entre New-York et Panama, ce poste étant de grande importance.

Les bancs de sable y abondent et rendent la route dangereuse, même en plein jour. La nuit, surtout, quand des eaux surchauffées par le soleil s'élèvent des brouillards, cette route devient impossible.

Pour les innombrables bateaux qui sillonnent ce coin de mer, le seul guide est donc la lumière du phare. Le soin de trouver un autre gardien fut confié au consul des Etats-Unis résidant à Panama. Ce choix n'était pas facile, en douze heures il fallait désigner un homme qui eût conscience des responsabilités de son emploi, et d'autre part, les postulants n'abondaient pas.

Surtout aux méridionaux, esprits libres et indépendants, cette existence de réclusion forcée, ne plaisait guère. C'est presque une vie de prisonnier qu'y doit mener en effet le gardien. Sauf le dimanche, il lui est interdit de quitter son îlot rocheux; une barque d'Aspinwall dépose chaque jour des vivres et de l'eau fraîche et s'en retourne immédiatement. Le gardien vit absolument seul, habite le phare même; le jour il fait des signaux avec des drapeaux multicolores — selon les pressions barométriques — et le soir il allume les feux. Travail peu pénible en somme, s'il n'avait à gravir un escalier très raide et tortueux de plus de quatre cents marches, et à répéter cette ascension plusieurs fois par jour. Presque toujours donc c'est une vie claustrale, plus que claustrale même puisqu'elle est solitaire.

Aussi, quelle ne fut pas la joie de M. Isaac Folcombridge, lorsque le jour même, de la façon la plus inattendue, un candidat vint se présenter.

L'homme avait soixante-dix ans, peut-être davantage, mais il était bien conservé, se tenait droit et avait les allures d'un militaire; les cheveux tout blancs, le teint basané d'un créole, mais à son œil bleu on voyait bien qu'il n'était pas méridional. Une bonne impression d'honnêteté se lisait sur son visage triste et abattu. Au premier coup d'œil, il plut à Folcombridge qui lui demanda :

— Qui êtes-vous? Et d'où venez-vous ?

— Je suis Polonais?

— Que faisiez-vous jusqu'ici?

— J'errais à l'aventure.

— Vous savez que le gardien du phare doit aimer la vie sédentaire.

— Tant mieux. J'ai besoin de repos.

— Avez-vous déjà servi? Avez-vous des références?

Le vieillard sortit de sa poche un chiffon de soie déteinte, semblable au lambeau d'un drapeau et l'étala.

— Voilà mes références, dit-il. Cette croix je l'ai reçue à trente ans. Celle-ci est espagnole, de la guerre des Carlistes; cette troisième, c'est la Légion d'honneur française; la quatrième fut conquise en Hongrie. Puis j'ai combattu aux Etats-Unis contre les séparatistes du midi, là, on ne distribue pas de croix; mais, en revanche, voilà un document.

Folcombridge prit le papier et lut :

— Hum! Skawinski? C'est votre nom?... Hum! Deux drapeaux conquis personnellement dans une charge à la baïonnette... Vous étiez un brave soldat!

— Et je saurai être un brave gardien de phare.

— Mais là, il faut monter à la tour plusieurs fois par jour. Vos jambes sont-elles solides?

— J'ai traversé à pied les *Plenny* (1).

— *All right!* Avez-vous l'habitude de la mer?

— J'ai servi trois ans sur une baleinière.

— Vous avez donc essayé de tous les métiers?

— Sauf celui d'être tranquille.

— Pourquoi?

Le vieillard haussa les épaules.

— C'est mon sort...

(1) Immenses steppes entre New-York et la Californie.

L'Alliance slave

Il faut établir le statut des pays à nationalités enchevêtrées

Une information venue de Berne nous apporte le texte *in fine* d'une résolution votée par un certain nombre de députés slaves.

Convaincus, dit ce document, que nous ne pourrons atteindre nos buts que par un effort commun, les représentants des Polonais, des Tchèques et des Yougo-Slaves décident de conclure, au moment du bouleversement mondial, une alliance éternelle de tous les peuples slaves, que rien ne pourra plus séparer à l'avenir.

Tout le monde se réjouira, chez les Alliés, de cet effort vers l'Union. Trop longtemps les Slaves de l'Europe orientale et centrale n'ont dû leur faiblesse, en face du bloc allemand, qu'à leur défaut de cohésion. Il est même arrivé malheureusement que les rivalités entre groupes de la même grande famille ont facilité les plans de la minorité étrangère et ennemie. L'histoire des rapports de la Russie respectivement avec la Pologne et la Bohême en fournirait trop d'exemples.

Le vœu des députés slaves n'est donc pas seulement d'une haute portée morale. Il peut avoir les conséquences politiques les plus profondes.

A une condition cependant : c'est que chacune des nationalités slaves, avant l'élaboration du « nouvel ordre de choses », accepte un règlement qui supprime les causes profondes des oppositions ultérieures.

Il n'est pas nécessaire, en effet, d'avoir considéré longuement les cartes et graphiques où les comités nationaux des unes et des autres ont tracé leurs revendications territoriales, pour s'apercevoir que l'accord est loin d'être fait entre elles sur les frontières des futurs Etats qu'elles comptent former. La Lithuanie et la Pologne, par exemple, suivant que leur dessin a été tracé à Vilna ou à Varsovie, englobent des territoires contestés qui se trouvent ainsi avoir deux maîtres... en expectative.

En réalité, il y a des pays à populations enchevêtrées pour lesquels un statut spécial doit être prévu. Même quand une population — lithuanienne ou polonaise — est en minorité dans un district, elle n'est pas sans droits. Or, ces droits doivent être précisés internationalement, et garantis de la même manière.

Il est vrai : une pareille solution choque peut-être au premier abord nos vieilles conceptions sur la souveraineté des Etats. Qu'importe, si la paix définitive est à ce prix? Les traités balkaniques de 1913, voire un accord italo-tunisien de 1910, ont bien déjà consacré des principes analogues. Croit-on que la lutte sans précédent que soutient la civilisation peut se clore par une paix qui ressemble à celle de Vienne?

Pierre Albin.

LA QUESTION DES PAYSANS

L'esprit de libéralisme qui se retrouve dans toutes les manifestations de la vie polonaise a présidé aux destinées de la classe paysanne.

Alors que dans tous les pays d'Occident le moyen-âge répand l'horreur de son obscurité, les misères, les désespoirs de l'an mille, alors que le servage fait de l'homme l'esclave d'un autre homme, et cela pour de longs siècles, la féodalité avec sa hiérarchie, et ses obligations étroites est inconnue au peuple polonais.

Il est incontestable qu'au cours de la période d'histoire moderne, qui se clôt par le désastre des partages, les rapports entre la noblesse et les paysans ne furent pas toujours proches de l'idéal des principes d'une vraie démocratie ; mais s'il y eut de sombres moments, des heures difficiles où la tyrannie parut triompher, ce ne fut que le triomphe de la force étrangère, car l'esprit national, réfractaire à toute oppression garantit par de vigoureuses protestations et des réformes qui chaque fois marquent un progrès, les traditions nationales.

La marche du développement de la République Polonaise est caractérisée par la prépondérance de plus en plus marquée de l'élément social aux dépens de l'élément nobiliaire et monarchique. C'est ce qui lui permit de devancer tous les pays de l'Europe occidentale et de garder cette union constante entre les classes dirigeantes et le peuple qui ne se trouve nulle autre part, jusqu'au XIXe siècle.

La classe des paysans est dès l'origine constituée par deux éléments très distincts : les cultivateurs libres de même race que les nobles, et les serfs, pour la plupart captifs de guerre. Le sort des plus anciens parmi eux était le meilleur, tandis que le fractionnement des terres consécutives à la politique d'expansion des premiers rois chrétiens en Pologne, ruina les cultivateurs libres. Ainsi s'établit naturellement une espèce d'équilibre qui se traduit une première fois par les décisions de la diète de Lenczyca, en 1180, garantissant les propriétés paysannes contre la violence des grands, et par les réformes de Casimir-le-Grand, entreprises un siècle plus tard et qui sanctionnèrent les avantages acquis par les paysans sous la bienfaisante influence des Frisons, colonisateurs de la terre polonaise.

Jusqu'au XVe siècle, le paysan était le seul à exploiter le sol de la Pologne. Mais la noblesse racheta les fermes et les bails, coupa les forêts, prit possession des terres en friche et prétendit tirer profit du travail des paysans, chez elle, en faisant cultiver les terres pour leur compte, et à l'étranger en vendant les blés renommés de Pologne. Pour ce faire, ils offrirent des contrats avantageux aux paysans ; au lieu d'augmenter les baux, on augmenta les corvées. Cette atteinte à la liberté était d'autant plus loin de compenser les avantages pécuniaires, qu'on leur interdisait en même temps de quitter le seigneur propriétaire, et qu'on leur enlevait le droit de plaider devant les tribunaux. Il ne jouissait donc que de l'usufruit de la terre et dépendait étroitement du seigneur ou des chapitres et tribunaux épiscopaux et des tribunaux royaux suivant la nature du domaine auquel ils étaient attachés. Cependant, même dans les domaines privés, cet état ne représentait pas la servitude : le contrat et les rapports étaient intimement liés aux us et coutumes locales, l'inventaire était toujours exigé, et toute violation de la part du propriétaire, légitimait officiellement et légalement la fuite des paysans. Ils s'en allaient dans les montagnes des Carpathes, dans les steppes de l'Ukraine et personne ne pouvait avoir de recours contre cet abandon.

La diète de Piotrkow (1496) fixa le sort des paysans en les attachant à la terre. Casimir Jagellon et Jean Albert étendent leurs privilèges, et sous Jean Albert, le luxe était si répandu parmi eux, qu'il édicta des restrictions somptuaires. Comment on remédia à la situation, comment on rapprocha deux éléments naturellement opposés, noblesse et peuple ? cela fut possible par le malaise créé par la noblesse, à l'intérieur du pays dont elle vivait et qu'elle considérait comme sa propriété. Les relations tendues entre la noblesse et le peuple, inspirèrent des hommes généreux qui après avoir plaidé dans leurs écrits la cause des paysans, mirent en pratique leurs idées en affranchissant leurs serfs.

Dès le XVIe siècle, un grand prédicateur, Skarga, proteste à la diète contre les abus de la noblesse. A la même date Paul Piasecki et cinq ans après Christophe Opalinski prennent la défense des paysans, demandent pour eux l'accès aux dignités ecclésiastiques. En 1651, Olizarowski, dans son ouvrage *De politica hominum societate* devance Rousseau en énonçant des principes égalitaires. Et bien d'autres encore parmi lesquels nous ne pouvons passer sous silence le roi Stanislas Leszczynski, dont le livre *La voix libre du citoyen* préconise l'abolition du servage comme moyen d'arriver à la plus grande prospérité de l'Etat. Le nom de Wybicki est lié aux premiers projets d'une organisation judiciaire entre seigneurs et paysans, de l'instruction et de l'éducation du peuple, tandis qu'Hugo Kollontaj déclare : « Si nous voulons que notre constitution soit parfaite, commençons par la mettre d'accord avec les lois de Dieu et de la nature ! » Pour lui l'émancipation des paysans sera le signe de l'affranchissement de la Pologne : « Qu'il n'y ait plus un seul esclave dans les limites du territoire de la République, et les puissances voisines ne pourront plus se servir de nous pour être les artisans de notre propre ruine. »

La question pouvait-elle être solutionnée immédiatement ? Il peut paraître étonnent qu'elle n'ait pas retenu l'attention publique au même titre que d'autres réformes moins importantes mais les écrivains avaient beau jeu de parler d'idéal tandis que les réformateurs se trouvaient aux prises avec une réalité difficile : il s'agissait de régler le sort de 6.360.000 paysans, sur lesquels 10.000 colons allemands et 1.000.000 non attachés à la glèbe. Tous les autres formaient un total de 5.350.000, dépendant étroitement de leurs seigneurs. Comme dans les domaines de la couronne et du clergé les paysans jouissaient de certaines libertés, on répétait dans les états voisins que les paysans étaient plus heureux en Pologne que partout ailleurs, on émigrait, au grand dépit des souverains, telle Catherine II se plaignait de l'exode de ses sujets au-delà de la frontière russe. Une considération moins intéressante mais non moins valable, est celle des préjugés de la szlachta : la plupart des nobles se révoltaient à l'idée de voir contrôler leur conduite vis-à-vis de leurs paysans ; lorsqu'à la diète

---

— Pourtant, pour un gardien, vous me paraissez quelque peu vieux ?

— Oh ! Monsieur ! s'écria soudain le postulant, si je suis aussi fatigué et découragé, c'est que j'ai passé par bien des épreuves. Et cette place est celle que j'ambitionnais le plus ; je suis vieux et j'aspire au repos. J'ai besoin de me dire : c'est là que tu seras, c'est là que tu dois jeter l'ancre. Ah, Monsieur ! et cela ne dépend que de vous ! Peut-être une semblable place ne se retrouvera-t-elle jamais plus ! Quel bonheur que je me sois trouvé en ce moment à Panama...

... Je vous en supplie... Dieu m'est témoin que je suis comme ce bateau qui, faute de rentrer au port au moment opportun fait naufrage... Si vous voulez rendre heureux un vieillard... Je vous jure que je suis un honnête homme, mais... j'en ai assez de cette vie vagabonde...

Les yeux bleus du vieillard exprimaient une prière si intense que Folcombridge, doué d'un cœur bon et simple, se sentit ému.

Well ! fit-il. Je vous accepte. Vous êtes gardien du phare.

Le visage du vieillard s'éclaira d'une joie indicible.

— Merci.

— Pouvez-vous dès aujourd'hui même prendre possession de votre emploi ?

— Parfaitement, Monsieur.

— Alors, *good bye !*... Encore un mot : pour la moindre infraction au service, vous aurez congé.

— *All right !*

Ce soir-là même, lorsque après une chaude journée vint une nuit blanche, quand le soleil se fut retiré de l'autre côté de la mer, le nouveau gardien était à son poste ; le phare jetant comme d'habitude sur la surface de l'eau de vives gerbes de lumière. C'était une nuit tranquille, calme, tropicale, saturée d'un léger brouillard qui formait autour de la lune un cercle irisé, aux bords diaphanes et insaisissables. La mer moutonnait doucement. La marée commençait à monter. Debout sur la balustrade à côté de ses énormes feux, Skawinski essayait de rassembler sa pensée et de réfléchir sur sa nouvelle position ; mais elle était sous trop grande pression pour suivre un cours régulier. Il éprouvait ce sentiment de la bête traquée qui parvient à se mettre à l'abri d'une battue en atteignant un rocher inaccessible, ou en se cachant dans un terrier.

Enfin arrivait pour lui l'heure du repos ! Un sentiment de sécurité remplit son âme d'une joie indicible. Du haut de son rocher il pouvait maintenant jeter un défi à sa vie passée, à son vagabondage, à ses malheurs et à ses déboirs d'antant. Il était en effet comme ce bateau dont la tempête brise les mâts, emporte les cordages et les voiles, qu'elle secoue violemment au point de le couler presque, quelle avarie et qu'elle inonde et qui pourtant finit par atterrir.

Et l'image de cette tempête passait rapidement dans son esprit, en opposition avec l'avenir paisible qui allait commencer. Tant de fois il avait essayé de dresser sa tente, mais toujours un mauvais vent en soufflant dans ses voiles l'avait emporté et abandonné à la dérive Honnête et laborieux, il avait plus d'une fois amassé un petit pécule et toujours, malgré sa prudence et contre ses prévisions, il l'avait vu s'engloutir. A tour de rôle, il avait été mineur en Australie, chercheur de diamants en Afrique, chasseur aux Indes orientales. Avait-il installé une ferme en Californie ? La sécheresse était venue mettre ses projets à néant. Avait-il essayé de faire commerce avec les peuplades sauvages de l'intérieur du Brésil ? Son radeau avait fait naufrage sur l'Amazone, le laissant au milieu des forêts vierges des semaines entières, vivant de fruits sauvages, exposé à tout instant à être dévoré par des fauves. Avait-il fondé une forge à Hélène, à Arkanzas ? Le grand incendie de la ville l'emportait. Il tombait entre les mains des Indiens et c'est miracle qu'il fût délivré par des chasseurs canadiens. S'était-il engagé comme mousse sur le bateau qui faisait la traversée de Bahia à Bordeaux, puis sur une baleinière ? Les deux bateaux faisaient naufrage. Avait-il fondé une fabrique de cigares à la Havane ? Son co-associé le dévalisait pendant qu'il était retenu au lit, malade du *vomito*. Enfin, il était arrivé à Aspinwall, et c'est là qu'il devait voir la fin de ses déboires. Car quelle nouvelle catastrophe pouvait l'atteindre sur cet îlot rocheux ? Il ne redoutait plus ni l'eau, ni le feu, ni les hommes.

D'ailleurs, Skawinski n'avait eu guère à se plaindre des humains. Mais si, sur son passage, il avait rencontré plus de braves cœurs que de méchants, par contre les quatre éléments semblaient s'acharner après lui. Il n'avait pas de chance, et cela expliquait

de 1768, où l'on établit dans son intégrité le *jus dominii et proprietatis* des voix s'élevèrent pour déclarer à André Zamoyski, libérateur de ses serfs, *qu'il fallait être fou pour vouloir supprimer l'esclavage sur ses terres.* » Pour un noble, être cité en justice par un serf eût été la plus grande honte; et du reste, le noble ne vivant que du revenu de ses terres on comprend l'anxiété que créait la perspective d'un tel bouleversement.

Cependant la Constitution du 3 mai 1791 appliqua ce nouveau concept social. Elle décrète que « *tout pouvoir découle de la volonté du peuple* ». La classe des paysans devient « *la plus vaillante des forces du pays* ». Adoptant les idées et les institutions libérales à toutes les classes du peuple, elle étendit la jouissance des droits civils et politiques réservés jusque là exclusivement à la noblesse à toutes les classes du peuple.

Mais les souverains de Prusse, de Russie et d'Autriche ne peuvent laisser vivre un peuple aussi dangereux: ils veulent l'asservir. C'est alors que se lève l'insurrection de Kosciuzgko. Celui qui venait de combattre pour les libertés du monde, veut sauver le peuple tout entier de la Pologne. Il revêt la *sukmana* des paysans, abolissant ainsi par ce geste l'abîme qui les séparait encore de la noblesse. Désormais tous les éléments de la nation sont réunis sous le drapeau de la liberté, et par le manifeste de Polaniec, Kosciuszo abandonne les tyrannies séculaires et les intérêts de classe pour donner au mouvement de révolte le caractère d'une guerre populaire. Après la bataille de Raclawice, le ministre russe écrivait au ministre autrichien: « Les Polonais ont des façons de penser dont on peut redouter la contagion. L'émancipation des serfs et autres choses semblables provoqueraient peut être une agitation de nos masses rurales. Ces considérations ont décidé la perte de la Pologne et son démembrement. »

Après les partages, la Pologne obéissant aux ordres politiques des états copartageants, abandonna ses rêves de liberté aux fluctuations inéluctables. Mais elle ne céda point. Elle se défendit pied à pied dans la lutte pour la liberté du peuple, si bien qu'aujourd'hui le paysan des campagnes se bat du même cœur, avec le même élan, avec le même espoir que le noble des plus ancienne race.

L. Saisset.

(*A suivre*).

EN RUSSIE

Le Président du gouvernement d'Arkhangel Nicolas Tchaikovsky

Le président du gouvernement qui vient de se constituer à Arkhangel, avec le titre de gouvernement provisoire des régions du Nord, est Nicolas Tchaïkovsky, un des vétérans du mouvement révolutionnaire russe.

Il est né en 1850 près de Saratov d'une famille de grands propriétaires fonciers de la région de Viatka.

En 1871, il organise un des premiers cercles révolutionnaires russes, connu dans l'histoire du mouvement révolutionnaire sous le nom de « Cercle Tchaïkovsky ». Cette organisation se ramifie dans plusieurs grandes villes de province. Parmi ses membres, citons les terroristes fameux, Jeliabov et Sophie Perovskaïa, et le futur théorisien de l'anarchie, Pierre Kropotkine.

Les tracasseries policières l'obligent, en 1873, à quitter la Russie. Il s'exile en Amérique, puis à Londres, d'où il dirige la *Russie libre*, entreprise d'édition, en russe et en anglais, d'ouvrages sur les questions sociales.

En 1900, il entre cans la *Ligue agraire.*

Rentré en Russie en 1905, après le manifeste d'octobre, il se consacre au mouvement coopératif. Arrêté, mis en liberté sous la caution fournie par une collecte en Angleterre, et acquitté, il poursuit son action coopérative. Arrêté, mis en liberté sous la caution fournie par une collecte en Angleterre, et acquitté il poursuit son action coopérative.

Pendant la guerre, il préside la « Société libre d'économie », et dirige l'organe central des coopérations de consommation. Après la Révolution, il est élu au Soviet de Petrograd, au Pré-Parlement et à l'Assemblée Constituante.

Sa politique, définie dans l' « Appel des vieux révolutionnaires » (juillet 1917), ne sépare pas les intérêts de la Révolution de ceux de la Défense nationale: « Que tous les citoyens de Russie s'unissent contre les armées réunies de l'ennemi et se mettent à la disposition du gouvernement du Salut de la Révolution, comme nous le faisons, nous, les vieux révolutionnaires. »

Bibliographie

W. KOPACZEWSKI. *La Pologne et la Science française*. Librairie Alcan, 1918.

Cette brochure, dont l'élégante typographie fait pardonner quelques défaillances de syntaxe, est précédée d'un avant-propos où Charles Richet exprime une fois de plus l'intérêt sincère et cordial qu'il ressent pour la cause polonaise.

M. Kopaczewski a réuni les articles (1) qu'il avait fait paraître dans la *République Polonaise* sur les rapports scientifiques de la France et de la Pologne. Il a cru devoir exposer d'abord, dans un premier chapitre l'histoire de l'amitié franco-polonaise: Le lecteur éprouve quelque surprise à retrouver, sous un titre qui lui en annonçait de toutes différentes, les figures bien connues d'Hedwige, de Henri III et de Stanislas Leszczyński.

Le dernier chapitre nous présente en revanche plus de savants polonais contemporains qu'il n'en serait peut-être nécessaire. On connaît le dicton: « Qui veut trop prouver ne prouve rien. » Il suffirait du nom de Mme Curie, de M. Babinski, pour nous rappeler que la science contemporaine doit beaucoup à la Pologne. Mais ces noms se trouvent mêlés à tant de noms moins glorieux, qu'ils pâlissent, sans que les autres prennent plus d'éclat, et nous ne retirons de notre lecture qu'une impression assez confuse, où se glisse même quelque défiance.

Le corps de la brochure est du plus haut intérêt. Les savants français qui ont vécu en Pologne, les savants polonais qui se sont installés en France, nous sont présentés en de courtes et substantielles biographies, qui les ressuscitent à notre imagination. Cette instructive brochure fera connaître à plus d'un Français des savants comme le chirurgien Briótet ou le naturaliste Gilibert, dont les travaux ont accru le respect que les Polonais éprouvaient pour la pensée française. Elle rappellera les efforts, si profitables à notre patrie, d'un Wolowski, fondateur du Crédit Foncier, ou de l'anatomiste Hirschfeld, pour prendre deux noms au hasard.

M. Kopaczewski, docteur ès-sciences, relate des faits, mais les conclusions se présentent d'elles-mêmes à l'esprit du lecteur et elles s'imposent avec d'autant plus de force qu'elles s'appuient sur des réalités. La première, c'est la parenté de la pensée française et de la pensée polonaise: chez les deux peuples se manifeste un besoin de connaître la vérité qui produit à la fois l'audace de l'imagination et la ténacité dans la recherche. Les Polonais, comme les Français, ont trop de vivacité d'esprit pour se confiner dans une spécialité: ils veulent parvenir à une philosophie du univers et s'appliquent à découvrir les rapports qui unissent leurs études particulières aux autres branches des connaissances humaines. Ainsi, Raciborski tente de féconder les sciences médicales par les autres sciences et même les beaux-arts. Ce sont de tels élans vers l'inconnu que sortent les idées bizarres, les trouvailles géniales, la découverte des principes et enfin le progrès.

Polonais et Français se comprenaient trop pour ne pas s'aimer. Aussi les savants français trouvèrent-ils dans la Pologne une seconde patrie, qui répara parfois, comme dans le cas de Philippe de Girard, l'injustice de la première. Dans les moments d'épreuves, la sympathie intellectuelle qui existait entre les deux peuples se transforma en suprême dévouement: des savants polonais prirent part à la Révolution, d'autres nous donnèrent leur sang en 70; et les savants français établis en Pologne luttèrent pour l'indépendance de leurs hôtes.

La science, aussi bien que la France et la Pologne, ne pourront que gagner à la continuation de ces rapports. Remercions M. Kopaczewski de nous les avoir fait connaître et souhaitons qu'il continue à nous instruire, par un travail plus vaste que sa brochure, car elle a éveillé en nous un intérêt qui nous l'a fait paraître trop brève.

A. M. S.

(1) Nous avons inséré seulement une partie. (*Réd.*).

CHRONIQUE LOCALE

Soirée musicale chez les Infirmiers Polonais

Dimanche, 4 août dernier, a eu lieu un concert au bastion 60, boul. Suchet, au siège des Infirmiers Militaires Polonais avec le concours de M. Glaezert, baryton, ancien volontaire de la Légion étrangère. Mlles Mirska et Jedrzejowska ont charmé l'auditoire composé de 300 personnes, par l'interprétation artistique de chants polonais. Ont été également très applaudis M. M. Rapaport, Szafnicki. M. Gaillard-d'Olérac (pianiste) et M. Schlossmacher (violoniste), qui ont contribué au succès complet de la soirée.

---

tout! Aussi croyait-il qu'une main invincible, puissante et vengeresse, le poursuivait partout, sur le continent et sur les eaux. Si l'on demandait à cet « être repliée sur lui-même » à qui appartenait cette main vengeresse, il indiquait mystérieusement l'étoile polaire... D'ailleurs, il avait la patience de l'Indien, une grande force de caractère, une sérénité qui ne pouvait émaner que d'un cœur droit. Jadis, en Hongrie, il avait été lardé de coups de baïonnette, faute de vouloir toucher l'étrier qu'on lui indiquait comme moyen de salut et de crier *Pardon!* C'est ainsi que, dans le malheur même, il ne se rendait pas.

Il gravissait la côte avec la persévérance de la fourmi. Repoussé cent fois, il recommençait patiemment sa montée pour la cent et unième. Ce vieux soldat de fer, brûlé on ne sait à quels feux, trempé dans la misère, avait pourtant un cœur d'enfant. C'est ainsi qu'à Cuba, lors d'une épidémie, il tomba gravement malade, après avoir distribué à tous une grande quantité de quinine sans en conserver la plus légère dose pour lui-même. Et, chose étrange, cet homme qui ne comptait plus ses déceptions, restait encore plein de confiance et d'espoir dans l'avenir. Pendant l'hiver, il faisait des projets et aimait à prédire de grands événements qu'il attendait ensuite anxieusement, et cette pensée le faisait vivre des années entières. Mais hélas! les hivers se succédaient et Skawinski ne voyait rien devant lui, et ses cheveux blanchissaient.

Son énergie commença à faiblir. Sa patience ressembla de plus en plus à la résignation. Au calme d'autrefois succéda un penchant vers l'attendrissement, et ce soldat invulnérable devint un être sensitif qu'un rien faisait sangloter. De plus, il fut pris de nostalgie et le moindre incident ne faisait que l'attrister: des hirondelles, un oiseau gris qui ressemblait au moineau du pays natal, les neiges de la montagne, ou un air quelconque qui lui en rappelait un entendu jadis.

Puis une seule pensée le domina tout entier: celle du repos. Et elle le hantait sans cesse, ne lui laissant aucune trêve, absorbant en quelque sorte toutes ses aspirations, tous ses espoirs. L'éternel voyageur errant ne souhaitait rien de plus heureux qu'un coin paisible où il pût enfin jouir du repos désiré et attendre tranquillement sa fin.

Peut-être est-ce par suite de cet étrange ironie du sort, qui le jetait comme une balle rebondissante aux quatre points cardinaux, sans lui permettre de reprendre haleine, qu'il jugeait un bonheur sans pareil de ne plus errer.

Et il avait bien mérité cependant ce modeste bonheur, auquel il ne pensait que comme on songe à quelque chose d'irréalisable. Il n'osait même plus espérer! Et voilà qu'il recevait une place comme créée exprès pour lui!

Aussi, rien d'étonnant si, le soir, lorsqu'encore abasourdi, il allumait les feux du phare, il se demanda s'il ne rêvait pas; il n'osa pas répondre: Non! Et pourtant la réalité lui parlait avec des preuves irréfutables. Les heures passaient les unes après les autres, et lui, toujours sur la balustrade du phare cherchait à se convaincre de la réalité.

Les lentilles du phare projetaient dans l'obscurité d'énormes gerbes lumineuses, au delà desquelles le regard se perdait dans le lointain mystérieux qui avait l'air d'accourir vers la lumière. De longues ondes traînantes sortaient de l'obscurité, hurlaient, mugissaient et venaient se briser contre son rocher. Les vagues écumeuses offraient des arêtes brillantes et rosées dans la lumière du phare. La marée montait et inondait les petites roches sablonneuses. Le langage mystérieux de l'océan arrivait du large, tantôt semblable à des coups de canon, ou à la mélopée de vastes forêts, tantôt au brouhaha troublé de voix humaines.

De temps à autre un silence. Bientôt après, les oreilles du vieillard percevaient de profonds soupirs, puis des sanglots — et, de nouveau, de menaçantes explosions.

Enfin le vent balaya le brouillard et amena de gros nuages noirs déchiquetés qui dissimulaient la lune. De l'ouest, il ventait de plus en plus fort. Les vagues sautaient avec rage sur la falaise du phare, léchant les côtes de leur écume. Dans le lointain, murmurait la tempête. Au large de la mer noire et démontée, brillèrent quelques lanternes vertes suspendue aux mâts des vaisseaux; tantôt elles étaient soulevées, elles semblaient s'abîmer dans les flots, tantôt elles se balançaient de droite à gauche.

Skawinski descendit de son observatoire et rentra dans la chambre. La tempête commença à hurler. Là, sur ces vaisseaux, les hommes luttaient contre les éléments; ici dans sa chambre, il faisait calme et tranquille. C'est à peine si l'écho de la tempête déchaînée lui arrivait par les murs épais comme un faible murmure.

Seul, le tic tac cadencé de la pendule berçait le vieillard fatigué comme pour l'endormir.

(*A suivre.*)

Directeur: Dr BRONISŁAWSKI. — Secrétaire de la Rédaction: J. JANUSZEWSKI. — Gérant: L. CHOLESKI. — Administrateur: J. M. ZIMOCKI.
Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes: *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.
Imprimerie M. Flinikowski, 216, Boulevard Raspail, Paris.